

Toute communication que l'on nous fera parvenir par la Poste, non affranchie, sera refusée.

LA MINERVE.

Mercredi matin 27 Juin 1860.

LETTRES PARISIENNES.

[Four la "Minerve"]

Paris, le 12 juin 1860.

M. LE DIRECTEUR,

Je vous ai promis de vous parler aujourd'hui de l'Allemagne; mais les événements se précipitent en Italie avec une si foudroyante rapidité que je me sens comme un devoir de manquer à ma parole. Il s'agit bien, en vérité, des alarmes qui régnent sur les deux rives du Rhin, des armements de la Prusse, des complications possibles dans le sein de la confédération, des jalousies ou des rancunes nationales, lorsqu'une des vieilles monarchies de l'Europe tombe, comme déchirée en lambeaux, sous les coups pressés de la révolte, lorsque les pas de la révolution victorieuse retentissent de la Sicile jusqu'aux extrémités de notre continent!

Comment en moins d'un mois, le flibustier, le forban, le pirate, est-il devenu S. Exc. le Général Garibaldi; comment l'Alter Ego du Roi de Naples, le Gén. Lanza a-t-il été autorisé à signer une capitulation avec le Secrétaire du Gouvernement provisoire de l'île, donnant ainsi une sorte de reconnaissance officielle à l'organisation des rebelles; c'est ce que vous savez avant que je l'eusse rappelé à vos lecteurs. Il faut vivre dans notre siècle, non pour être témoin de telles catastrophes, mais pour assister à de tels abandons et à de tels changements.

Le télégraphe et les journaux de France et d'Angleterre vous ont dit qu'après s'être campé le 23 sur les hauteurs qui dominent Palerme, Garibaldi avait attiré les troupes royales hors la ville; quelques engagements, dans lesquels les Napolitains ont été victorieux, ont amené la colonne expéditionnaire jusqu'à Corleone où a été livré un dernier combat; mais pendant que ces faits se passaient, tandis que les bâtiments portaient à Naples la nouvelle de ces triomphes successifs, Garibaldi par une marche hardie se dirigeait sur Palerme, dans laquelle il entra le 27 à 4 heures du matin. Ce qui s'est passé alors présente un des tableaux les plus douloureux que puisse montrer, depuis 70 ans, l'histoire si sanglante de la révolution. Figurez-vous une ville où la mort règne en souveraine, une ville labourée par les bombes, incendiée par les boulets rouges; ajoutez au bruit formidable de cette artillerie, les cris de joie des vainqueurs, les plaintes déchirantes des mourants; mêlez la lumière caïme des jours de fête à l'éclat lugubre de l'incendie; et vous aurez à peine une peinture exacte de ce qu'était Palerme dans ces jours étranges où la victoire était pleine d'angoisses et la défaite était encore animée d'un reste d'espérance.

Je ne sais si les consuls Européens sont intervenus pour faire cesser cette lutte sanglante; j'ignore également par lequel des deux partis a été demandé l'armistice; j'ai la conviction qu'il n'en faut que tout fut sincère dans ces démonstrations de joie; car il n'est pas un homme de notre pays qui ne sache comment les victoires subites imposent le silence aux regrets; mais ce que je crois fermement c'est que tous ont appris avec un soulagement que cette lutte sanglante ne se renouvellerait pas sur le même théâtre.

On a beaucoup parlé depuis quelques jours d'une demande de médiation adressée par François II aux cinq grandes puissances et en particulier à la France; il n'était pas à supposer que l'action de la Russie se fit sentir dans cette affaire autrement que par la voie diplomatique; l'Autriche cherche à donner une satisfaction aux vœux exprimés de la Hongrie, de la Pologne, de la Vénétie, de toutes les nationalités enfin dont est formée la trame bigarrée de cet empire; la Prusse n'a que des sympathies douteuses pour la Cour de Naples, surtout depuis que le parti libéral est entré avec le prince-régent et M. de Schliehntz au gouvernement du Nord de l'Allemagne. Restait donc la France et l'Angleterre. Ce n'était pas seulement la diplomatie, c'était le monde entier qui avait entendu et recueilli les paroles de lord John Russell et de lord Palmerston. Quant à la France, je crois vous avoir dit, dans ma dernière lettre, qu'aux yeux du gouvernement impérial les événements de Sicile sont l'inévitable expiation d'un régime héréditaire, dont Louis-Philippe reprochait dès 1830 le maintien à Ferdinand II et que notre diplomatie avait de nouveau condamné, il y a quatre ans. Si donc la démarche, affirmée par les journaux les mieux informés de Belgique et par les feuilles allemandes, a réellement été faite, un esprit réfléchi qui n'entreprend pas de fausses espérances et ne cherche pas à se tromper lui-même, ne peut-être surpris de l'accueil qu'elle a, dit-on, reçu.

Quoiqu'il en soit, les troupes napolitaines ont fait bravement leur devoir; le Journal Officiel de Sicile invoque, à cet égard, le témoignage même de Pennino. Les prétendues défactions des généraux sont des calomnies répandues par le calcul, la peur ou la passion. Aujourd'hui que la défense est concentrée à Messine, et à Syracuse, nous pouvons

certes à bien son éloquence et sa poésie. La messe choisie pour la circonstance fait honneur au bon goût de nos musiciens; la musique en est grande et sublime, et un chœur magnifique s'entend rendre les diverses expressions avec une grande perfection. Haydn lui-même n'aurait pu choisir de meilleurs interprètes. Nous n'oublierions jamais le *Justus ut palma floruit* de Lambillotte, chanté avec tant de perfection par M. Mazurche, encore jeune enfant, et M. Ducharme connu avantageusement du public de Montréal. Nous avons remarqué avec plaisir MM. Vaillant, Doucet, Herbert, Perrault, Prince, Torrington, Ackerman, etc., etc., dont les talents en musique sont connus de tout le monde. Honneur à tous ces Messieurs. Un sermon éminemment patriotique, tout en conservant son caractère religieux, vint réveiller dans nos âmes les souvenirs du passé et jeter dans nos cœurs une riche semence de bons principes, de sages conseils, de grands enseignements. *Memento dies antiquos; interroga majores tuos, et dicent tibi*; tel est le texte choisi et très-bien développé par M. Sentenne prêtre du collège de Montréal.

Tout peuple a une mission à remplir, puisque rien d'inutile n'est sorti des mains du Créateur. Cette mission spéciale comment la reconnaître? En remontant au berceau des nations, *memento dies antiquos*; en évoquant les souvenirs historiques que les pères des nations ont légué à leur postérité. L'action de la Providence est toujours visible aux premiers jours de la vie d'un peuple. C'est alors surtout que Dieu instruit les nations, qu'il les élève sur leur destinée, qu'il leur indique qu'il leur réserve dans le plan de la création. Voilà pourquoi il nous dit dans le texte sacré: *memento dies antiquos; interroga majores tuos, et dicent tibi*. Le prédicateur, après avoir rappelé la mission spéciale des peuples de l'antiquité, celle des nations modernes les plus influentes cherche ensuite celle du peuple Canadien-Français. Il la découvre en remontant le cours des siècles. Il voit briller aux premières pages de notre histoire: RELIGION, CIVILISATION. Il fixe un instant son regard sur les grandes figures historiques qui répandent un si vil éclat sur notre berceau, et lit sur leur front: DEVOUEMENT A LA PATRIE.

Voilà donc notre mission tracée à nos pères par le doigt de la Providence. Faire respecter la religion dans cette portion du globe et par ce moyen sauver la civilisation des attaques du matérialisme et du sensualisme, telle est donc la sublime fonction que le ciel nous a départie. Mais, s'est demandé le prédicateur, si le Canadien-Français, effaçant de sa mémoire les leçons du passé, déchantant les plus belles pages de son histoire nationale, oubliant la fin sublime pour laquelle il existe, qu'arriverait-il? Dieu le châtierait; et ce châtiement serait sans doute la perte de sa nationalité, de nos droits.

Ne perdons jamais de vue notre mission comme peuple. *Interrogans nos antecras et illos nos instruit* sur nos devoirs envers la religion, envers la patrie. N'aitons donc jamais, novateurs téméraires, rompre brusquement avec le passé, pour inaugurer un ordre de choses sans harmonie avec nos traditions nationales. Un peuple sage ne se moque point des vieilles traditions; au contraire, il les recueille avec respect et les conserve avec soin. On a donc raison de répéter que le peuple Canadien est essentiellement religieux; vérité bien consolante mais qui laisse encore des craintes dans nos cœurs, celle de perdre un jour ce caractère religieux qui distingue le Bas-Canadien de tout autre peuple. L'ivrognerie, le luxe, l'usage, la corruption électorale, le mépris de l'autorité, telles sont les plaies sociales, qui, suivant l'opinion sacrée, menacent de bouleverser notre société, en détruisant au milieu de nous cette foi vive, ce zèle religieux qui soutient constamment l'héroïsme de nos pères. A nous tous de travailler à la destruction de ces germes de dissolution sociale qui tendent à s'enraciner sur notre sol. Il y a de votre intérêt comme peuple; il y a de la vie de notre nationalité.

La fête a eu cette année un caractère exclusivement religieux. Il n'y a pas eu de procession: les rues étaient cependant magnifiquement décorées de feuillages et de drapeaux, qui donnaient à toute la ville un aspect de gaieté et de fête. Le Président de la Société St. Jean-Baptiste, M. F. A. Quesnel accompagné de M. J. A. Bertliolot. La quête a été faite par M. G. G. Oudet accompagné de M. F. P. Pominville, Président de l'Institut Canadien-Français au centre de nef; par M. Laramée, accompagné de M. Ferdinand David, Président de l'Union St. Joseph, dans les autres parties de la nef; dans les jubés par M. M. E. Masson, accompagnée de M. L. A. Jetté et par M. C. Meilleur accompagnée de M. L. O. Loranger.

Dans l'après midi la foule se rendit au Jardin Guibault où M. Vaillant, notre excellent artiste, donnait un grand concert. Sans doute que le succès a couronné, comme toujours l'habile orchestre de M. Vaillant.

Fête de la Tempérance.

Les Sociétés de Tempérance de Montréal, sous le patronage de St. Jean-Baptiste, ont comme les années précédentes, célébré la fête de ce Grand Saint, dimanche dernier. La

procession s'est formée au Palais de Justice et s'est rendue avec bannières et musique à l'église paroissiale, par la rue Notre-Dame. La Société St. Jean-Baptiste marchait en corps dans les rangs de cette procession, précédée du drapeau national. Monseigneur de Montréal officia pontificalement; une messe solennelle fut chantée, avec accompagnement d'orgue et d'orchestre: M. Vaillant y exécuta un magnifique solo sur le violon qui fut très-goûté des amateurs. Le sermon de circonstance fut prêché par M. L. Lenoir, qui cette fois encore, a su captiver l'attention de son auditoire, et a dû lui laisser des impressions qui porteront d'heureux fruits.

Un dîner patriotique, sous le patronage de l'Institut, aura lieu aujourd'hui à Terrebonne, en l'hôtel Perrin, à deux heures P. M. Nous remercions bien cordialement le Comité de la St. Jean-Baptiste pour sa bienveillante invitation à assister à ce dîner. Nous nous rendrons avec bonheur à l'invitation du Comité, mais de fortes raisons nous empêchent de le faire. Nos amis de Terrebonne peuvent être assurés de notre sincère considération; nous connaissons assez leurs bonnes manières et leur patriotisme, pour être certains d'avance que ce dîner sera charmant sous tous les rapports.

Les élèves du Collège de Montréal ont donné, dimanche soir, une séance publique en l'honneur de la St. Jean-Baptiste. Un nombreux auditoire, amateur de la jeunesse et heureux d'applaudir à ses succès, se rendit avec empressement au lieu des séances. Nous n'avons que des louanges à donner aux orateurs, aux lecteurs, aux musiciens et aux chanteurs qui nous ont procuré de bien agréables réjouissances. Ces moments que nous avons passés en compagnie de nos jeunes amis nous ont paru bien courts; nous aimons voir la gaieté sur leur front, la modestie et la simplicité dans leur port; nous aimons entendre leurs voix fraîches modulant des accents du plus pur patriotisme. Nous croyons exprimer le sentiment de l'auditoire en disant que tous se sont acquittés de leur devoir de manière à mériter les applaudissements qu'ils ont reçus. Il faisait plaisir d'entendre des patriotes de 15 ans célébrer le Canada avec une éloquence et une poésie pleines de sentiments et de vivacité. Les discours sur le patriotisme, l'essai sur la St. Laurent, la lettre à un ami sur "Un jour de congé à la montagne," les discours sur l'influence du sacerdoce dans le monde, etc. sont remplis de belles pensées, de sages réflexions, d'idées nobles et généreuses. Nous y avons applaudi avec bonheur de vrais orateurs à la voix sonore et accentuée, au geste noble et facile. Ce sont des talents qu'ils doivent cultiver, car le succès leur est assuré.

Un chœur de chanteurs bien organisé nous a donné plusieurs chansons admirables de gaieté et d'entrain. La vocation, *Halte là, Comme le dit un vieil adage*, furent les morceaux choisis pour la circonstance. Inutile de dire que l'auditoire en fut charmé. Cette dernière surtout, composée par M. Carrier pour la St. Jean-Baptiste, en 1834, fut couronnée par deux fois, d'applaudissements chaleureux. *Halte là* eût aussi les honneurs de la répétition.

La bande des élèves venait de temps à autre accroître notre gaieté, en faisant résonner nos joyeux mélodies Canadiennes. Enfin de compte ce fut une soirée heureuse et pure que nous aurons hâte de renouveler.

Lundi soir, la Salle Bonaventure était remplie de personnes de tous rangs, de toute qualité qui, ensemble, venaient entendre pour la seconde fois, "Les Crochets du Père Martin." Cette pièce magnifique sous tous les rapports souleva bien des fois au milieu de l'assemblée de chaleureux applaudissements. Eminemment morale, parsemée de sentences chrétiennes pratiques, cette pièce n'offre aucun danger. Le cœur est à l'aise en assistant à toutes ces scènes où toujours un beau caractère, et une noble vertu sont mis en évidence. Nous prédisons au Théâtre-Français un grand succès, s'il continue à faire un bon choix de pièces; si au contraire, il présente à son auditoire des drames immoraux, le nombre de ses habitués diminuerait peu à peu, et le théâtre finirait par tomber en déconfiture. Mais nous devons dire que le début ne nous fait rien appréhender de semblable.

NOUVELLES DU CANADA.

BÉNÉDICTION DE CLOCHES.—Il y a eu hier après-midi, à la Cathédrale, une grande et imposante cérémonie, la bénédiction de deux cloches pour deux nouvelles paroisses dans le diocèse de Trois-Rivières. L'une destinée pour la paroisse de Ste-Flore côté sud de St-Maurice, côté de St-Maurice; l'autre pour Ste-Éléonore, en arrière de la paroisse de Ste-Clotilde.

Celle de Ste-Flore a été présentée par M. L. A. Dubord, agent des Terres de la Compagnie et Madame J. E. Talbot; l'autre par M. Th. Larue et M. Maurice D. E. Frigon. Nous avons remarqué, avec plaisir, qu'il y avait foule à cette cérémonie et la collecte a dû être très-abondante, qui devra être employé pour le parachèvement de chapelles dans ces nouvelles paroisses.—Ere Nouvelle.

—Il y aura séance du Conseil de-Ville ce soir.

Les arcs de Triomphe.—MM. Mc. Arthur & Spence ont été le contrat pour la construction des arcs de triomphe.—M. Garth est le contrat pour l'illumination et M. Paton & Cie pour la charpente. La

Triste accident.—Nous regrettons d'apprendre que vers la fin de la semaine dernière, un accident déplorable a jeté dans une profonde douleur la famille Guibault. Le fils aîné était à faire du gymnase sur la trappe lorsqu'une main lui manqua, il tomba lourdement sur le sol et se cassa l'épine dorsale. On le releva insensible, et durant plusieurs jours il resta dans le même état; mais nous avons appris avec plaisir que son médecin, avait de fortes espérances pour le sauver.

—Le steamer *Melita* est rentré dans notre port hier soir.

CORRESPONDANCE.

M. le Rédacteur.

La fête de St. Jean-Baptiste a été célébrée pompeusement à Verchères. Les officiers en charge étaient les suivants: le colonel J. Dussereau, président; F. X. Robert, ex-amineur, vice-président et Thomas Windfield, 2^e vice-président. Le comité de régie était composé des MM. suivants: F. G. Grollion, régisseur; E. Chagnon, notaire et greffier de la cour du comté; J. Daphin, Honoré Chagnon, Louis Daphin, P. Chagnon, Louis Dussereau, B. Prière, Ant. Larose, P. St. Jacques, Edouard Chartron, J. N. Chagnon. Une messe solennelle a été chantée par M. Bruneau, curé de la paroisse. M. Leonard, invité à prêcher, nous fit un sermon sur la circonstance. Après la messe la procession s'est mise en marche avec la cavalerie organisée pour la fête. Les élèves du collège nous donnèrent une belle représentation. Après le repas champêtre la procession se remit en marche. Nous devons de grandes louanges à la magnifique bande de Verchères; nous remercions M. Bergeron, de Montréal, de son concours dans cette circonstance; il nous a complétement ravies de musique. M. Bruneau, curé de la paroisse, nous dit quelques paroles, puis le Dr. Duchesneau, invité à parler, s'en acquitta avec succès. Plusieurs MM. des paroisses voisines nous ont honoré de leur présence, et le dernier discours fut fait par le Rév. Père Leonard qui n'a pas oublié le vénéral fondateur de la St. Jean-Baptiste. Tous s'est passé avec paix et fraternité.

F. X. Y. Z.

Nouvelles Etrangères.

Nous extrayons les passages suivants d'une lettre de Rome adressée à la Gazette de France:

Voici les bruits que l'on fait courir ici: Naples sera en pleine insurrection. Le roi aurait fui et se serait retiré à Gaète. Quant à la Sicile, l'Italie serait au pouvoir des libéraux.

Haut mille Autrichiens se seraient présentés devant Ancône pour demander le débarquement et le passage à travers les Etats pontificaux. Le délégué n'aurait signifié qu'il allait en faire autant de son côté et là où il lui plairait de le faire.

Un régiment français serait attendu incessamment à Rome pour y renforcer notre armée d'occupation.

Voilà une partie des rumeurs répandues depuis que ma lettre est commencée.

Voici ce qu'il y a de certain: Hier vendredi, à quatre heures du soir, l'ambassadeur napolitain a été appelé par le roi. Il était en route pour Naples, une heure après avoir reçu cet ordre.

Dans la journée, deux courriers extraordinaires venus de Naples ont traversé Rome, se rendant l'un à Vienne, l'autre à St. Pétersbourg.

Ce matin, une dépêche télégraphique était arrivée à dix heures et portée immédiatement au pape. Rien n'est connu de ce qu'elle a annoncé. Le Journal de Rome a gardé le plus complet silence, ce qui est regardé comme d'un mauvais augure.

Enfin, ce matin, samedi, une autre dépêche est arrivée à la secrétairerie d'Etat, par le télégraphe. Elle sera sans doute insérée ce soir dans le Journal de Rome. Elle porte la nouvelle d'une suspension d'armes entre Garibaldi et le général napolitain, pour laisser à chacun le plaisir d'enterrer ses morts.

Un détachement d'artillerie vient d'être envoyé en toute hâte à Terracine. On craint une descente sur le littoral.

Ce fait coïncide parfaitement avec celui que je vous ai donné, la semaine dernière, relativement à l'apparition d'un vaisseau piémontais dans les eaux de Terracine, et du sondage opéré par son équipage. Il se confirme l'un par l'autre. Ceci vous prouve si nous sommes bien renseignés.

Le saint-père se rend demain au soir à quatre heures et demi, à l'église Saint-Charles, pour la cérémonie de la translation du crucifix de la prison Manerina.

Le 30 mai le bruit courut à Alessandria que la guerre civile avait commencé dans le Liban. Ce bruit est confirmé par une correspondance publiée dans les journaux de Marseille.

D'après la presse et les renseignements donnés par les voyageurs, le Pérou paraît être le théâtre d'une révolution.

On écrit de Constantinople, 23 mai 1860: On remarque beaucoup, depuis quelque temps, l'arrivée ici et sur divers autres points de l'empire d'une masse de troupes et de conscrits, que l'on enrégimente aussitôt. Les malheureux redifient eux-mêmes sous de nouveaux appels. On dirige ces forces sur les rives du Danube d'un côté, et sur les frontières helléniques de l'autre. Ce sont les deux points par où l'empire ottoman est toujours menacé, la Russie et la Grèce. Il semble donc qu'il y a quelques appréhensions de ce côté-là.

On ne conceit pas comment le trésor pourra faire face à ces armements. Déjà la garnison qui garde la capitale, et qui est naturellement privilégiée, n'a pas reçu sa solde depuis quatre mois, en dépit de l'arbitraire sévère qui a été donné à la Porte lors de la conspiration qui fut découverte et réprimée, et dans laquelle beaucoup de militaires furent entraînés parce qu'ils mouraient de faim. On assure cependant, que ces jours derniers, le département des finances, étant au moins, a remis en circulation vingt millions de papier-monnaie qui avaient été retirés pour être détruits, et qui ont servi pour payer un mois de solde à la garnison.

Les bruits les plus sinistres continuent à nous arriver de toutes parts sur les événements qui menacent la Turquie, ce qui produit naturellement une vive inquiétude parmi la population, qui voit trop bien que le gouvernement ne pourra jamais faire face aux frais de la guerre, s'il doit y avoir une paix. Ce qu'elle ne sait pas, c'est qu'il n'y a pas non plus d'armes pour équiper les troupes, et, ce qui est bien plus grave encore, qu'il n'y a plus assez de sujets mâles pour payer aux besoins de la conscription. La Porte avait compté un moment, pour rem-

plir les vides de son armée, sur les malheureux Tartares Nogais que la Russie continue à envoyer dans leurs foyers avec la dernière inhumanité; mais cette illusion n'a pas duré quand on a vu ces infatigables, sales, en halions, malades, exténués, dévorés par le typhus, la lépre, et presque morts de faim. On s'est empressé de les faire partir, et dans cette précipitation, il est arrivé que beaucoup de ces malheureux sont dirigés sur les points les plus malsains et les plus pauvres de l'empire, où ils ne peuvent que souffrir cruellement.

—M. l'évêque d'Orléans publie un nouvel ouvrage que nous avons annoncé sur la *Souveraineté pontificale*, et dont l'introduction commence par les lignes suivantes: "Ce livre pourra paraître publié à contre-temps."

"A propos des événements d'Italie, il revient sur les plus grandes questions de doctrine, de droit public et d'histoire, dans un moment où des coups de main adroites, favorisés par la faiblesse des uns et la tolérance des autres, bravent toutes les doctrines, ne tiennent compte d'aucun droit, et menacent de relaire chaque matin l'histoire."

"Ecrire un livre dans de telles conditions est un supplice comparable à celui de prononcer, au milieu d'un orage, ou parmi les cris tumultueux d'une foule malveillante, un discours interrompu, à chaque phrase, par des interruptions confuses ou par des coups de foude."

"Il faut rendre cette justice et au plus violent de nos interprètes, Garibaldi, qu'il dit ouvertement son but. Il en est d'autres qu'il faut deviner; pour lui, on n'a qu'à l'entendre."

Après avoir cité la proclamation de Garibaldi, que nos lecteurs connaissent, l'illustré prêtre continue:

"Je ne sais, à l'heure où j'écris, si le succès de ces sanglantes tentatives; mais je sais que les programmes tracés par sa main d'autres se lèvent pour les accomplir. S'il échoue lui-même; ces sortes d'appels adressés aux plus violents passions révolutionnaires, manquent rarement d'excitateurs, jusqu'à ce que Dieu sa lère à son tour et intervienne dans sa justice."

"Devant ses déclarations sans pudeur et sans voile, on n'accuse plus les évêques et les catholiques de combattre des chimères. On cessera peut-être de nous opposer ces grands mots d'indépendance, de nationalité, de progrès, de liberté des peuples. Oui, grands mots, et aussi grandes choses! dont le nom, invoqué au milieu de la lutte, me trouble et m'attriste d'autant plus que je le sais plus profondément, et que j'éprouve un mécompte amer, quand je m'aperçois que leur vocation n'est qu'un mensonge et leur prestige une affreuse déception."

"On ne fera pas croire au monde qu'il reste une question de nationalité, sauf à Venise.—On ne fera pas croire au monde que les bandes qui, en plein jour, vont mettre en feu un pays régulier et en paix avec son gouvernement, y établissent, et les réunissent, l'ordre et la liberté.—On ne fera pas croire au monde que ceux qui les possèdent pensent à envahir Rome, pour y affermir la religion, réformer les mœurs et fonder la paix publique."

"L'Europe saura un jour quelles sont les conséquences des énormités qu'elle tolère. Pour nous, vous avez tout à la défense du saint-siège et de l'Eglise, nous poursuivons notre tâche laborieuse, et je demande seulement ici à rappeler de quelle situation sont sortis nos devoirs et le livre."

Plus loin Mgr. Dupanloup s'en prend au discours de M. de Cavour:

"Parmi toutes les tristesses dont nous avons eu le spectacle en Italie, je dois le dire, rien ne m'a plus attristé, plus ému que le langage de ce discours. J'aime encore mieux la langue de Garibaldi."

"Qu'un premier ministre, dans un parlement, s'abaisse en parlant d'un général français qui se dévoue héroïquement, à l'autorisation de l'Empereur, à la défense du chef de l'Eglise jusqu'à la mort: c'est LAMORICIERE, puis qu'il vienne parler des HORNDES PAPALES dont CE LAMORICIERE s'est fait le chef, j'avoue que dans tout ce qu'a dit Garibaldi il n'y a rien qui égale cela."

"Et c'est après avoir été violemment au pape le tiers de ses Etats, au moment même où Zambianchi, si brillamment célèbre au siège de Rome, part de Piémont et envahit à main armée les provinces pontificales restées fidèles, c'est alors que M. de Cavour ose bien dire que c'est le pape qui attaque le Piémont."

"Le pape, dit-il, a recours à toutes sortes de moyens pour nous attaquer."

"Enfin après avoir fait l'énumération de ses forces, et dit que, pour triompher, il compte sur la révolution, M. de Cavour ose bien ajouter que "la souveraineté pontificale est plus dangereuse pour le Piémont que la domination autrichienne."

"En vérité devant de telles paroles, on reste stupéfait."

"Elle bien! l'avez-vous, de votre avis. Vous ne vous trompez pas. Vous avez là à Rome une difficulté dont vous ne sortirez pas aisément; car cette difficulté c'est avec l'Eglise, c'est avec tous les catholiques du monde; c'est avec Dieu que vous avez."

"Mais nous vous connaissons du moins, et on ne vous reprochera pas ce qu'on se plaisait à nommer nos vaines alarmes."

"FELIX, évêque d'Orléans."

—On lit dans le Journal des Villes et des Campagnes:

Monsieur le Directeur,

On est encore sous le coup de succès des troupes pontificales sur les bandes de Zambianchi, à la frontière toscane. Seulement, ce qu'on en découvre tous les jours fait sentir davantage à quel danger on vient d'échapper, d'une part, et de l'autre la confiance qu'il faut avoir dans les assertions du Piémont. Les papiers italiens sur Orvieto ont été apportés, par un exprès, au saint-père lui-même; ils démontrent à l'évidence que cette déchauffure était combinée avec ce qu'on appelle l'expédition de Sicile: Zambianchi, l'ancien sicilien qui répandait la terreur dans Rome en 1848 et 49, devait faire une trouée dans les provinces romaines, les soulever sur son passage et rejoindre d'autres affidés dans les Abruzzes, puis marcher par les montagnes à la rencontre des insurgés siciliens et calabrais. Naples était alors, et on venait de prendre Rome entre deux feux. Lamoricière, qui avait deviné, et tout fait avouer; voilà, en deux mots, pourquoi le Piémont ne lui pardonnera jamais. De plus, une lettre ayant tous les caractères authentiques, timbre de la mairie, signature du maire, etc., trouvée aussi sur Orvieto, lui donnait garantie que tous ses frais lui seraient remboursés par le trésor piémontais et qu'il pouvait aller avec confiance. Les autorités sardes font grand bruit maintenant et font semblant d'arrêter ces bandits: c'est une pure comédie.

—Au si l'indignation est-elle à son comble,

même chez les tristes amis du Pape. Je ne puis à cet égard que me répéter. Le moral est entièrement relâché à Rome; on envisage l'avenir avec confiance. Vous avez bien raison de vous tenir en garde contre tout ce qui vous arrive par lettres ou par Turin; il y a là des bureaux de mensonges à tant la ligne, et tout de suite je vous en produis un exemple. C'est le compte rendu de la victoire du colonel de Pimodan sur les bandes piémontaises; celles-ci ont l'audace de s'attribuer la défaite du colonel, et voici en quels termes, dans leur journal *Il Movimento* de Gènes: "Les carabinieri pontificales, commandés par Pimodan étaient 120 s'je vous ai dit qu'il y avait à peine 60 (nombre à la hâte), appuyés par un même nombre d'autres soldats appelés *barbacani* (troupes inconnues ici). Tout ce monde était caché dans les maisons du village des Grottes, ayant pour général l'évêque de Montefiascone!... Dans le combat qui a eu lieu aux Grottes, les carabinieri ont laissé 18 morts, et les *barbacani* de 12 à 13! Pimodan a fui en déroute, abandonnant dans les mains des volontaires 25 carabines, 30 pistolets et dix chevaux. La colonne de Zambianchi n'a eu que 6 blessés..." Autant de paroles, autant de mensonges. Vous voyez qu'on n'y dit pas même un mot d'Orvieto! Tels sont les procédés de la secte, aussi bien à l'égard de la Sicile qu'envers les Etats romains ou tout autre pays représentant la société armée pour se défendre. Quoi qu'il en soit, il n'est point du tout certain que tout soit perdu en Sicile, il y a dans toute l'Italie, en ce moment, une ligue organisée pour accoutumer d'avance l'Europe aux bouleversements qu'on médite, en les annonçant comme accomplis et décourageant les bons par ces nouvelles plus que trompées. Notre brave général Lamoricière, on n'en doute point, refoulera la révolution, si elle s'étend jusqu'ici.

La horde de Zambianchi a commis de tels excès pendant les quelques heures de son invasion sur notre territoire, que les pays ont tous demandé à armer, ce qui leur a été accordé. Ces braves gens sont surtout irrités d'avoir vu piller toutes les caisses publiques des communes et jusqu'à leur linge et aux lits du ménage. Du reste, le succès du colonel Pimodan a enflamé l'armée tout entière d'un courage nouveau; vous n'avez pas de jeunes Romains des premières familles se sont engagés. Dieu seul connaît les secrets de l'avenir; mais combien l'aspect des choses a changé depuis deux mois!

Les forces maritimes de Rome se réduisent à quelques petits bateaux à vapeur et à la corvette *Immaculée Conception*, de 8 canons et de 80 hommes d'équipage. Cette dernière a apporté dernièrement à Ancône douze canons et trente deux chevaux donnés par S. A. R. madame la duchesse de Parme, puis est allée croiser sur la côte de Porto d'Anzio, à Terracine, pour empêcher tout débarquement de garibaldiens. Une autre exerce la même vigilance de Civitavecchia à Fiumicino, au pont d'Obie. Ce nom d'Obie me rappelle que Pie IX est allé tout récemment visiter les fouilles intéressantes qui se font sur l'emplacement de cette antique cité des empereurs, dont quelques tertres recouverts d'herbe indiquent seuls le lieu, il y a quelques années. Ce qu'on y découvre est fort précieux, et on aura sans doute, aux portes même de Rome une sorte de Pompéi. Le saint-père est, toujours plein de sérénité et de confiance. Il dit bien haut que Dieu a exaucé ses prières en lui envoyant son brave général; que c'est un coup du ciel et une marque sensible de sa protection.

J'appelle votre attention, sur la situation de plus en plus perplexé du Piémont. La persécution qu'il exerce contre le clergé fâche détache de lui quelques bons catholiques qui ont pu jusqu'à présent se nourrir d'illusions; on voit qu'au fond de tout ce mouvement proclamé national, s'agit l'impitoyable, tendant à soulever les chrétiens nés de l'Italie, et il y a encore assez de foi dans tout la Péninsule pour que cette certitude fasse reculer. En outre votre douzaine d'évêchés dans les Etats sardes seulement, privés de pasteurs; les pays arnoux, ont offert Milan, Bologne et quelques autres sièges importants sans évêques, avec impossibilité d'y pourvoir tant que se maintient la situation. Il faut vivre en Italie pour savoir l'impression que causent ces ruptures avec la conscience générale. Tout cela sollicite donc une solution.

On s'attend à voir la révolution faire son dernier effort, et on ne s'endort pas dans une sécurité dangereuse. En attendant, la division française nous reste, et le contre ordre du départ est positif. Les étrangers sont nombreux, malgré la chaleur. Rien de splendide comme les fêtes des béatifications à Saint-Pierre. Mais je vous en ai parlé, et je n'y reviens pas.

Pour extrait: A. DELAHAYE.

FAITS DIVERS.

—Le vapeur *Africa*, parti hier pour Liverpool, avait au nombre de ses passagers M. le prince de Joinville; M. le comte de Gœrke, ancien ministre de France à Mexico; M. L. Hunt, consul d'Angleterre à Porto-Rico; M. Sydney Webster, ancien secrétaire du Président Pierce, et plusieurs autres personnages marquants.

Le drapeau tricolore avait été arboré au mt de missine, en l'honneur de M. le prince de Joinville; au moment où le vapeur dépassait le fort Columbus les couleurs françaises ont été saluées de 21 coups de canon. L'*Africa* a emporté une somme d'environ \$200,000 en or.

On annonce aussi l'arrivée à New-York du grand banquier Rothschild, de Paris.

—Les sources en Amérique.—On compte, aujourd'hui jusqu'à trois compagnies de mines aux Etats Unis, qui ont adopté le système uniforme de nos vallées zéonaires, et qui s'essaient, avec une noble émulation, à les imiter dans leur tactique. Les zones de Chicago, qui doivent prochainement visiter New-York, ont proclamé les mines visitées de tous les gardes nationaux de l'Union, et ont porté aux autres compagnies un défi général, à la parole commode l'exercice. Les zones de la Nouvelle-Orléans ont relevé la gant qui leur était jeté, et Saint-Louis sera, dans quelques mois, le théâtre d'un tournoi minier entre les deux compagnies rivales.

—Contr. E. U.

NOUVELLES TELEGRAPHIQUES.

RAPPORTÉS POUR "LA MINERVE."

ARRIVÉE DU MELITA.

EVACUATION DE PALERME PAR LES NAPOLITAINS.—LE BILL DE REFORME RE-

—Québec, 25 juin.

Le steamer *Melita* a passé hier en vue de la Pointe-aux-Pères à une heure et de-

